

Pierre Laurendeau

*La Folie
des bords
de Loire*



Club Samizdat

Dans la même collection

1. *Pedro Oro Enla Espalda, Argentine, novembre 2019, 2020.*
2. *Welcome Bienvenüe, Le Clou du spectacle, Rétrospective, Musée des Beaux-Arts de Lyon, été 2019, 2020.*
3. *«Fèque Niouws», la collection complète, 2020.*
4. *Le Poète, Poèmes nuls, 2020.*
5. *Le premier roman en Emojis, 2020.*
6. *À la Une!* (pastiche de premières pages ou couvertures de journaux et revues), 2021.
7. Collectif, *Chiennes de vies!* (biographies imaginaires), 2021.
8. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Expédition au K2, 2021.*
9. Pierre Laurendeau, *Le cinéma n'est pas la vie, 2021.*
10. Collectif, *31 vues sur rue, 2022.*
11. Sâr Qizil Geri, *Les Dix Secrets sumériens, 2022.*
12. Pierre Laurendeau, *Qu'il est doux d'écrire une belle histoire d'amour quand la guerre est si proche, 2022.*
13. Collectif, *Yves Ledroit, alpiniste et poète, 2022.*
14. Ramón Alejandro, Armando López Salamó, *146 dessins érotiques (bilingue), 2022.*
15. Moi, *Le Grand Livre de Moi, 2022.*
16. *Actes des Journées Oumonpo (Champcella), 2022.*
17. *Jean-Jacques Gévaudan, peintre du désir en clair-obscur, 2022.*
18. Yak Rivais, *Con fetti, 2022.*
19. *48 dédicaces modèles, 2022.*
20. Pierre Laurendeau, *La Folie des bords de Loire, 2022.*

© Pierre Laurendeau et Samizdat, 2022.

Pierre Laurendeau

*La Folie des bords
de Loire*

Club Samizdat

Ce court roman parut en feuilleton dans Le Courrier de l'Ouest du 25 août au 2 septembre 1993. À l'origine, une discussion amicale avec le rédacteur en chef de l'époque, Étienne Charbonneau, à propos des feuilletons qui firent la réputation (et, souvent, la prospérité) des journaux du XIX^e siècle.

– Pourquoi avoir abandonné cette tradition? lui avais-je demandé.

– Pourquoi cette question? m'avait-il répondu par une autre interrogation.

Je lui avouai que l'idée m'en était souvent venue et que j'étais prêt à relever le défi. Ce qui fut fait. Je ne me souviens plus si j'ai écrit les épisodes en « flux tendu », afin de respecter la règle du genre, ou si j'avais tout le récit en magasin avant parution.

Ce feuilleton de la fin du XX^e siècle trouva ses lecteurs et lectrices – c'est du moins ce

qu'Étienne m'affirma. Le texte fut réédité dans une anthologie des « Meilleures Nouvelles des Pays de la Loire », sélectionnées par Joël Glaziou – il donna même le titre au livre –, recueil publié à l'enseigne de Siloë en 1997.

Cette nouvelle édition est modestement imprimée à cent exemplaires.

Pierre LAURENDEAU

Belle est étendue. Nue, pense-t-elle... Non, elle sent comme un suaire léger qui la drape jusqu'au menton.

D'abord, le silence, comme une muraille de pierre dure; Belle se demande dans quel rêve elle s'est fourvoyée.

Elle déplace son bras — toucher Ardent; mieux: le pincer! — ou, plutôt, veut le déplacer, mais le rêve résiste comme une liane (un serpent, se dit-elle avec horreur). Quand a-t-elle commencé de rêver?

Alors, Belle appelle:

— Ardent?

Et déjà, elle quitte son rêve et entre dans l'épouvante...

2

Dans la grande salle, on n'entend que le bruit des boules courant sur la piste.

Une fois de plus, Ardent est émerveillé par l'adresse des joueurs : en pantoufles pour ne pas endommager le revêtement de la piste, ils essuient soigneusement la boule de fort (en fait, une sphère très aplatie, cerclée de fer et munie d'un poids – le *fort* – d'un seul côté) et la lancent...

Peut-on appeler cela lancer ? On dirait plutôt qu'ils la posent : la boule glisse lentement sur la piste incurvée comme le fond des péniches de Loire ; le but est à une dizaine de mètres et le terrain, pour y parvenir, encombré par les boules des autres joueurs.

– Elle n'y arrivera jamais ! pense Ardent.

La boule poursuit sur son erre, paraît

s'immobiliser; elle se dirige vers la droite, contourne habilement les autres boules puis revient à gauche, au niveau du but et se plaque contre lui!

Le cheminement a été si lent que le joueur a eu le temps de se déplacer pour assister au final.

– Il y a un truc! se dit Ardent, platement.

Il sait bien que c'est le fort, le poids, qui permet au joueur de donner de l'effet à la boule et que cet effet, combiné à la concavité de la piste, provoque la trajectoire chaloupée de la boule, le grand art étant d'en maîtriser parfaitement la dérive.

Ardent est comme un enfant, il veut de la magie en toute chose; un instant, il oublie la partie et pense à Belle...

Quelqu'un rit, tout près; un rire qu'il juge déplaisant, ou déplacé.

– C'est la *belle*, chuchote-t-on à son oreille.

Ardent se détourne, agacé. Un homme, accoudé à la main courante, lui sourit.

– Monsieur Ardent...

– Qui vous a donné mon nom?

– Un ange, sans doute...

Ardent hausse les épaules : un dingue !

– Regardez !

Un joueur vient de *poser* sa boule.

– Quel jeu curieux, dit l'homme : on dirait que le lanceur se débarrasse d'un fardeau ; il va boire, rire ou bavarder avec ses amis : le destin de sa boule l'indiffère. Elle sait où elle va ! La part de hasard est vraiment mince, croyez-moi, et, pourtant, on dirait...

Ardent se détourne ; ce type l'ennuie avec ses états d'âme et sa philosophie de bazar.

– Monsieur Ardent !

Il y a de la déception dans la voix de l'inconnu, et comme une menace aussi. Il sort une cigarette. Sa main tremble. Il murmure, comme pour lui-même :

– Les médecins m'ont interdit de fumer... Puis il rit.

Son rire est un atroce gargouillis. Ardent frissonne.

– Vous êtes malade.

Plus qu'une question, c'est une évidence. Déjà, il regrette d'avoir parlé, d'avoir amorcé

une conversation avec cet individu antipathique.

– Pensez-vous que la mort soit une maladie?

L'homme est devenu grave. Ardent le regarde alors attentivement. L'homme s'est redressé; il paraît grand, soudain.

Il n'a pas quarante ans, pense Ardent; pourquoi la mort?

Blond, mais avec du blanc, déjà, dans les cheveux, comme des plaques de vieillesse sur un masque. Mince. Bel homme, genre fatal, ou douloureux peut-être.

Il se détourne et son attention est à nouveau captivée par le jeu.

– Monsieur Ardent!

(Dans sa voix, un peu de lassitude; le ton peiné du bavard éconduit.)

– ... Voyez-vous, la vie – sans grand V –, la petite vie, toute courte et méchante et quotidienne, ne ressemble pas du tout à ce jeu: elle s'en va, tordue d'avance, avec des retours, des spirales, des envolées foudroyantes et des arrêts lamentables à des milliers d'années-lumière du but. Savez-vous ce qu'est un échec?

L'inconnu intrigue Ardent: qui est-ce?
Que lui veut-il, à la fin, avec ses questions
sans queue ni tête?

L'homme baisse la voix, tout à coup.

– Il n'y a que la fin comparable à ce jeu:
un parcours en ligne droite, en douceur; puis
un coup à gauche pour le Diable, un coup à
droite pour le Bon Dieu et tout s'arrête au
but: l'âme du jeu ou un caillou indifférent à
la surface du temps; c'est de la métaphysique
et ça n'intéresse que les autres.

Encore une cigarette. Sa main tremble
affreusement. Ardent, qui ne fume pas, le re-
garde avec indifférence; puis il s'aperçoit que
l'autre n'y parviendra pas.

– Merci.

L'inconnu a tendu la boîte d'allumettes.

– Série *Zodiaque*, signe: «Cancer»...,
ricane bizarrement l'homme.

Il aspire la fumée, avidement, avec appé-
tit dirait-on.

– Il y a des exceptions, Monsieur Ar-
dent... Regardez ce joueur: il est jeune,
pressé de se faire une place sur le terrain trop
encombré. Droit au but! Les joueurs parlent

tous en même temps, ronchonnet ou rient suivant leur camp : le jeu est désorganisé, il faudra tout reconstruire patiemment. Vous avez deviné, Monsieur Ardent...

– Quoi, à la fin !

– La trajectoire des êtres exceptionnels, les «élus»; la mort en pleine jeunesse... Belle.

3

Belle veut remuer la main. Essayer encore.

– Ardent ?

Un rire lui répond, qui ne vient ni du rêve ni d'ailleurs.

Un rire de pierre, avec des draperies qui bougent, écarlates sur fond de granit.

Belle est tout à fait réveillée, à présent. Une peur panique la submerge : elle n'est pas chez elle, dans son lit... Perdue dans la nuit...

– Ardent ne viendra pas, dit une voix, sans s'adresser à elle en particulier.

Les liens qui l'entravent lui interdisent tout mouvement ; elle ne peut voir qui a parlé.

– Qui sait ? répond une autre voix, une femme.

– Ardent est jeune et amoureux.
– Belle mourra, déclare un troisième.
– C'est son destin, dit le quatrième.
– Pourra-t-il déchiffrer le labyrinthe? Le fil est si ténu...

– Ce n'est pas à vous d'en décider, rétorque le sixième avec dureté; n'oubliez pas que je suis le *maître du jeu*.

Il rit... Ou est-ce un autre? Comment Belle le devinerait-elle?

– La nuit est profonde, dit la femme.

– La mort est proche, répond un des hommes.

– Pour nous, c'est sûr, dit gravement un autre, mais pour elle?

– Peut-on tolérer qu'elle puisse à nouveau rire et courir quand nos corps seront rongés par l'immobilité et le silence.

Ce n'est pas une question, mais un élément du *jeu*, qui consiste à l'affoler.

Personne ne relève. Belle se tait, refuse cette panique qui grandit dans son ventre, comme un enfant d'épouvante. Rien n'est réel puisque je vis, se dit-elle. Ardent va entrer dans la pièce; il demandera à ses amis de

me détacher, dira que la plaisanterie a assez duré.

– Mais pourquoi a-t-il voulu me faire peur? Ai-je été «vilaine»?

Le mot est puéril, mais il ne la fait pas sourire; Ardent n'est pas entré, n'a délié ni ses bras ni ses jambes.

Une main se pose sur son ventre, le palpe habilement – plus qu'une caresse, c'est le geste clinique du chirurgien, cherchant où trancher la peau.

– Ça y est! La peur est là, s'écrie-t-il.

– Elle est des nôtres désormais, dit la femme.

4

Angers. Ville-ardoise, bleu gris. Même l'eau de la Maine, au pied de la forteresse de Foulques Nerra.

Ardent s'enfonce dans les ruelles du centre-ville, sans but précis, pénètre chez un ami bouquiniste.

– J'ai quelque chose pour toi!

Le libraire prend sur son bureau quatre petits volumes « elzévirien ». Au hasard, Ardent en ouvre un : *Loreley*, de Jean Lorrain.

« Puisqu'il n'est pour moi ni justice ni pardon, je te quitte et je t'absous, moi, monde infâme qui m'as perdue et me reproches aujourd'hui ma beauté comme un crime. »

Il referme le livre et s'adresse au libraire :

– Qu'en penses-tu ? innocente ou coupable ?

– La Loire n'est pas le Rhin, répond son ami en souriant; c'est un fleuve magique, certes, mais lent et serein.

– Sauvage et troublant aussi: ambigu, inquiétant, voilà!

Songeur, il ajoute:

– Je les prends, pour Belle.

5

Le silence est retombé, chape mortelle. Belle, dont les yeux se sont habitués à l'obscurité, distingue une voûte, loin au-dessus de sa tête, dont la clé est ornée de l'*ourovores*, « le dragon qui mange sa queue ».

Tout cela est pure folie. L'effroi fait battre son cœur à coups redoublés; sa poitrine se soulève sous le drap qui la couvre, haletante. Elle est perdue, au centre même du silence.

– Que me voulez-vous? parvient-elle à articuler faiblement.

Les visages se penchent; six masques blancs d'une commedia dell'arte sordide et grimaçante.

La nausée l'envahit; elle veut hurler, se déchirer les poignets aux liens qui l'en-

travent, fuir, fuir. Elle se met à trembler, au bord du gouffre.

– Parlez... Que me voulez-vous?... Soyez sympas...

Derrière les masques, six rires de glas.

Belle pousse un long cri, haine et peur, qui crispe son corps en un marbre funèbre et torturé; le suaire qui la recouvre glisse au sol, écume d'une mer somptueuse et glauque hantée par des méduses de cauchemar.

– Ne vous agitez pas: vous êtes très... belle en cet instant, mais il va falloir dormir, dormir, dormir. Et les princes charmants ont sûrement oublié, depuis si longtemps, le chemin de la chambre féerique...

Quelqu'un rit, crécelle de sorcière égarée dans l'antre du démon.

Un des geôliers fait rouler une table d'hôpital; au bout d'une perche, elle distingue un appareil de perfusion.

– Une simple solution de glucose; nous ne voulons pas vous faire mourir de faim pendant votre sommeil; cela ne serait guère *amusant*.

Quelqu'un lui a saisi le bras et, très profes-

sionnel, lui enfonce une aiguille après avoir soigneusement nettoyé la peau à l'alcool. Puis, ayant contourné le lit, il saisit l'autre bras.

– Le petit dodo, maintenant.

Une autre aiguille s'enfonce.

– Il y en a bien pour cent ans dans cette affreuse quenouille, ricane son persécuteur en retirant la seringue.

Immédiatement, tout chavire en elle; une dernière image: Ardent; une larme...

– Je vais mourir.

6

– Belle?

Ardent fait le tour du jardin, grimpe à l'étage.

– Belle...

Elle est sortie, sans griffonner le petit message habituel sur le tableau du couloir.

Rentrerai vers 16 h,

Le gris est bleu dans mon cœur. Je t'aime.

BELLE.

Il a trouvé le papier sur le buffet. Soupire, soulagé. Ardent se verse un jus d'orange, met un disque. Regarde sa montre: 17 h.

Belle n'est pas rentrée; si ponctuelle, d'ordinaire...

Ardent prend un livre, le feuillette. Se lève; change le disque. S'assoit. Se lève à nouveau. Agacé.

La sonnerie du téléphone. Ardent bondit littéralement sur le combiné.

– Allô!

– Monsieur Ardent?

Il lui semble reconnaître la voix de l'importun de l'après-midi.

– Qui êtes-vous?

Le même rire, spectral.

– Le maître du jeu.

Ardent l'interrompt, sèchement.

– Que me voulez-vous, à la fin!

– Ne vous énervez pas! Je vous téléphone en... euh... Voyons... en ami, c'est cela, en ami!

Même rire.

– Je vous transmets un message de Belle: elle ne rentrera pas ce soir, ni demain soir. Qui sait si elle reviendra, Monsieur Ardent: elle dort si profondément.

7

D'abord, il ne comprend pas. Ardent repose le téléphone, doucement. Se sert un autre jus d'orange. Sur la platine, *Miroirs*, de Ravel. La musique le traverse sans l'atteindre.

Pourquoi ce jeu idiot ? Belle a-t-elle voulu se venger... et de quoi ? Qu'a-t-il fait ?

Et ce type, qui est-ce ? un complice ? un amant ?

Ardent ne parvient pas à réfléchir ; tout cela le dépasse.

– Absurde ! crie-t-il haut et fort, comme pour se persuader qu'il ne rêve pas.

– Une histoire de fou !

Et, soudain, l'angoisse. Oui, un fou ! Il se rappelle le comportement étrange de l'inconnu du jeu de boule. Il est persuadé que

c'est l'homme qui vient de lui téléphoner :
que sait-il de Belle ? Qu'a-t-il fait d'elle !

Gus !

– Allô ! Gus. Belle est-elle chez vous ?

– Non, pas vu de la journée. Tout va bien ?

– Oui, oui...

Il fait le tour des amis. Personne n'a rencontré Belle de la journée.

Ardent s'effondre dans son fauteuil. Vertige. Le visage de Belle comme un coup de poing dans sa mémoire. Panique : déjà floue, comme morte ou absente depuis des années...

Il se met à pleurer.

– Je ne la reverrai plus.

Le disque continue de tourner, inlassable moulin à prières tibétain égaré dans le champ électro-acoustique moderne.

Ardent a pris le gros album photos : Belle à la montagne, en 1985. Avignon, 1983. Belle, enfant, avec ses sœurs... Récemment, au Croisic, sur le port. Le temps s'écoule des images comme d'un sablier chromatique. Ses mains tremblent. Il est au bord des larmes.

Tant de souvenirs le submergent; les parfums, les rires, l'étreinte... Il pleure.

Il la sent donc perdue pour toujours. Il se lève. Hante les pièces de la maison, d'un pas traînant, lugubre spectre. Effleure les meubles où ses mains se sont posées...

Puis il sent qu'ainsi il la tue; il faut réagir... Partir la réveiller. L'autre n'a-t-il pas dit qu'elle dormait; qui parle de mort?

Une secte? Une rançon?

Idiot!

Un pervers, alors?

Belle est jeune, gracieuse, attirante. Ce ne serait pas le premier à lui courir après. Mais de là à la séquestrer, tout de même!

Et pourquoi l'endormir... Ah oui! le conte. Le prince, c'est lui, bien sûr. Il n'a qu'à attendre qu'on lui indique l'emplacement du château... de sable, de cartes ou de glace. Des chimères assombrissent le ciel; de gros nuages en forme de demeures excentriques, aux appareillages de coton funèbre, glissent lentement dans son champ visuel, comme un contrepoint à ses conjectures maussades.

Le temps presse. Retourner au jeu de

boule? À quoi bon? Il n'y connaît personne et tout le monde peut y aller et venir...

Ardent serre les poings, impuissant. Il ne peut qu'attendre le prochain signal du maître du jeu. Qui dit jeu dit règles, ouverture.

À cet instant, le téléphone sonne.

8

– Monsieur Ardent ?

Ardent ne reconnaît pas la voix, grave, oppressante, hachée : une respiration malade.

– Oui.

– Aimez-vous David d'Angers ?

– Je... Que voulez-vous ?

– Soyez dans une heure devant la statue de Larrey ; vous ne pouvez pas la manquer.

L'homme raccroche aussitôt.

La chasse va commencer, pense Ardent. Il en éprouve presque du soulagement. Dehors, une éclaircie, comme une main d'azur, vient rayer la saleté du ciel.

Il se lève et sort, la veste sous le bras.

La vieille abbaye Toussaint ne ressemble plus à rien : mi-ruine mi-musée, elle offre le spectacle médiocre d'un lieu détourné, sans génie, voué à abriter les débris d'une statuaire républicaine dont le temps nous fait mesurer la prétentieuse vanité. Pourquoi donc, se demande Ardent, les avoir exhumés de la cave où ils pourrissaient tranquillement ? Alors, il aimait à se promener dans ce capharnaüm militaire et sénile, s'amusant des poses dont l'étroitesse des lieux soulignait le grotesque : le Jean-Bart anamorphosé en gnome monstrueux. Plus loin, il avait découvert la statue de Larrey, le chirurgien des armées napoléoniennes ; il tenait contre sa poitrine un parchemin de pierre sur lequel le sculpteur avait gravé ces mots attribués à l'Empereur : « *Larrey, l'homme le plus vertueux que j'ai connu.* » L'usure du temps avait effacé les quatre dernières lettres du mot *vertueux*, donnant un sens beaucoup plus pittoresque à la citation.

C'est sans difficulté qu'Ardent retrouve le médecin de pierre. Dans cette église-musée, les statues ont perdu le peu de charme

mélancolique que la vétusté des anciens locaux leur avait discrètement concédé. Elles trônent dans leur laideur époussetée.

– Personne, bien sûr.

Ardent se mord les lèvres, de rage et d'impuissance. Puis il regarde sa montre : il est en avance d'un quart d'heure !

Il se dirige vers le cloître : la truellerie des maçons en a chassé les vieux fantômes ; décidément, ces lieux ont perdu leur âme en devenant des abreuvoirs à touristes !

Ardent pénètre dans le jardin qui prolonge le cloître, parcourt d'anciennes traces, retrouve le banc où son double se penche vers un livre, dont il entend en lui-même les pages tourner. Et les cheveux...

– Belle, murmure Ardent.

Il ne doit pas pleurer : ce serait donner un avantage à ses ennemis.

Il regarde sa montre. C'est l'heure.

Il revient précipitamment vers l'abbatiale. Quelqu'un se tient au pied de la statue de Larrey. De dos.

Ardent s'arrête à quelques pas. L'autre l'a entendu, se retourne ; c'est un petit homme

en imperméable gris boutonné jusqu'au col, la main droite profondément enfoncée dans la poche du vêtement.

– Monsieur Ardent ?

– Pourquoi m'avoir donné rendez-vous ici ? Où est Belle ?

L'autre ne répond pas, lui tend sa carte :

Germain Piveteau, Ingénieur agronome.
--

Tiens ! je vous aurais cru dans les wagons-lits, avec votre tête à renifler les draps.

Le petit homme sourit ; puis son visage se contracte ; il devient soudain très pâle. De sa main libre, il fouille fébrilement dans sa poche, en retire un tube dont il avale le contenu.

Il s'écroule soudain, comme foudroyé ; sa tête porte sur le socle de la statue et s'ensanglante.

Ardent se penche vers lui ; le petit homme murmure faiblement :

– Dans un sens, vous avez raison : je suis du voyage...

La tête retombe lourdement, tache la manche de la veste d'Ardent, qui retire son bras vivement, horrifié.

Il se relève. Personne dans la salle. Le gardien escorte un groupe de scolaires à la galerie supérieure. Ardent s'éloigne furtivement : que lui importe cet inconnu ? Belle...

Belle se tient sur la plage, droite et légère. Autour d'elle, la nuit dégrafe ses étoiles, une à une, et ouvre la mer comme une lourde étoffe de velours noir. Ardent ne distingue pas bien ses traits, mais il est content de la revoir.

– Je t'ai cherchée partout, lui crie-t-il de loin. Que faisais-tu ?

– Je dormais, répond Belle dans un bâillement.

Elle s'étire. Un court maillot de danseuse moule son corps. Elle fait quelques pas, à la jonction des vagues et du sable, levant haut la jambe, puis revient à son point de départ et reprend inlassablement sa marche.

– Très bien ! très bien ! dit une voix.

C'est le petit homme gris, assis dans une chaise en toile de metteur en scène. Il

applaudit et Belle lui sourit. Il a l'air ridicule, avec sa casquette américaine et son gros cigare, qui le fait éternuer.

– La Compagnie du Zodiaque vous embauche, Mademoiselle. Nous allons vous affecter au service des wagons-lits.

Il fait tourner entre ses doigts l'énorme clé qu'utilise le personnel de la SNCF pour déplier les banquettes des wagons-couchettes.

– Voyons...

Il feuillette un gros registre, dont les pages grincent horriblement. Ardent aperçoit alors les crabes qui glissent sur le sable, par milliers.

– Ah! voilà, le «Cancer». Nous venons de congédier le précédent employé: il reniflait les draps, le malpropre! J'espère que vous saurez vous tenir convenablement.

– Oh, oui! répond Belle avec enthousiasme: si seulement je n'avais pas tant sommeil!

Elle se tourne vers Ardent – les crabes l'entourent; d'ailleurs, son maillot de danseuse est constitué de centaines de carapaces minuscules et brillantes – et lui sourit:

– Je ne dois pas dormir pendant le service, Monsieur Larrey : je compte sur vous !

Elle lui lance une œillade puis retourne danser parmi les crabes.

La sonnerie de la porte d'entrée interrompt le rêve d'Ardent. Il se lève, tâtonne pour allumer.

– Zut! il fait déjà jour.

Il s'habille rapidement (« Un instant! », crie-t-il) et court ouvrir la porte.

Un homme, grand et sec, vêtu d'un jean et d'un pull marin, le salue.

– Monsieur Ardent?

– Oui. Que désirez-vous?

Son interlocuteur exhibe une carte rayée d'un trait bleu et d'un trait rouge.

– Inspecteur Hansard. J'aimerais avoir un court entretien avec vous.

– Je... suis à votre disposition.

Le cœur d'Ardent cogne contre sa poitrine. Déjà! Que vient-il faire ici? Personne

ne m'a vu, hier. De toute façon, je suis innocent...

L'inspecteur le dévisage, puis sourit.

– Je ne serai pas long. Puis-je entrer ?

– Bien sûr. Excusez-moi.

Ardent s'écarte, laisse passer son visiteur, le guide vers la salle de séjour.

– Un café ?

– Non, un simple verre d'eau, je vous prie.

L'inspecteur s'approche de la bibliothèque d'Ardent.

– Vous avez « avalé » tout cela ?

– Oui... Enfin, presque.

– Je n'ai guère le temps de lire ; mais, parfois, je le regrette. Vous collectionnez les œuvres d'art ?

Il désigne les gravures et les quelques peintures pendues aux cimaises.

– Vous avez un goût bizarre, Monsieur Ardent ; un certain penchant pour... la monstruosité. Je ne pourrais pas vivre au milieu de telles choses. Torturées, malades...

Sa voix est devenue rauque.

Il s'approche d'une gravure, un burin très fin qu'Ardent vient d'acquérir.

– Ce corps qui s’effrite, cette souffrance.
Même le paysage est atteint, tordu.

Ardent réplique, sèchement.

– Je n’aime guère l’art «académique»,
c’est vrai ; cela ne signifie pas que je suis un
névrosé, ou un pervers.

– Je n’ai pas dit cela !

L’inspecteur s’enfonce lourdement dans
un fauteuil.

– Vous vivez seul ?

– Ça dépend..., répond Ardent, mal à
l’aise.

L’autre lui sourit. Ardent n’aime pas ce
sourire, ni le visage qui le produit : un faciès
de flic, inquisiteur, ambigu, soupçonneux,
opaque.

L’inspecteur Hansard boit une gorgée
d’eau, fait claquer sa langue comme s’il ve-
nait de savourer un vin millésimé.

– Très bonne ! Vous savez, quand on est
obligé de s’y résigner, on savoure les subtilités
de l’eau comme le bouquet d’un grand vin.
Au fait, vous n’avez pas lu le journal, ce matin.

Ce n’est pas une question, mais un
constat.

L'inspecteur sort de sa poche le numéro du jour du *Courrier de l'Ouest* et l'ouvre à la page des informations locales.

– Tenez ! Lisez ceci.

Ardent voudrait se réveiller, d'un coup, et tendre les bras à Belle... Belle !

L'article relate la découverte, au musée David-d'Angers, du corps de son mystérieux correspondant de la veille.

– Curieux, n'est-ce pas ?

– D'après l'article, cet homme a été victime d'un malaise. Qu'y a-t-il d'étrange ? Pourquoi me montrez-vous cet article ?

L'inspecteur boit une nouvelle gorgée, fait claquer sa langue.

– Vous êtes, apparemment, la dernière personne à l'avoir vu vivant.

Ardent soutient le choc. Du moins, il espère que son visage ne trahit pas son désarroi ; l'autre fouille ses yeux, fouille, fouille.

– On vous a vus ensemble – vous êtes connu, à Angers, Monsieur Ardent ; je pensais que vous pourriez me donner quelques précisions...

– Je suis effectivement allé au musée,

hier. Mais je ne connais pas cet homme, je vous assure!

– Je n’ai pas dit que vous le connaissiez, mais qu’on vous avait vu en sa compagnie. Nuance!

– Peut-être nous sommes-nous croisés devant la même statue: je ne fais guère attention aux gens qui m’entourent dans ces cas-là.

– C’est compréhensible... et bien dommage pour mon enquête.

L’inspecteur se lève, se dirige vers la porte.

– Euh... Nous n’avons pas dit toute la vérité aux journalistes sur cette affaire...

Il regarde fixement Ardent.

– L’homme est mort poignardé. Un scalpel dans l’abdomen.

Silence. Ardent n’a pas bougé, pas cillé.

– Un suicide, apparemment. Il avait la main crispée sur le manche, sous son imperméable. Nous n’avons d’ailleurs pas trouvé d’autres empreintes que les siennes sur l’arme. Mais... bien des points demeurent obscurs dans cette affaire. Je...

L'inspecteur s'arrête devant la veste d'Ardent, pendue au portemanteau.

– Vous avez une vilaine tache sur la manche. Vous devriez la porter à nettoyer.

L'affolement. Ardent se sent piégé: il ne pourra jamais revoir Belle.

Il jette dans un sac des vêtements (« Ah! la veste; la détruire! »), de quoi tenir une semaine hors de chez lui. Il demandera asile chez des amis, ici ou là.

La sonnerie du téléphone l'immobilise sur le seuil.

– Monsieur Ardent?

Une voix de femme, cette fois.

– Il faut absolument que je vous voie. Venez tout de suite me rejoindre, à la pierre Bécherelle; vous savez où...

Elle a raccroché.

Ardent pleure de rage. Impuissant, manipulé, il ne veut plus être ballotté comme une poupée malmenée par une meute de chiens.

La route qui d'Angers suit la Maine vers sa confluence avec la Loire est sinueuse et fort jolie, mais Ardent se soucie du paysage comme d'une guigne. Il maudit les virages, conduit à une vitesse folle, prend des risques... Qu'importe! Avant d'arriver à Épiré, il prend, sur sa gauche, la petite route qui redescend vers la Loire, passe sous la voie ferrée, s'engage sur le chemin de halage.

La « pierre » se dresse au bord du fleuve, monolithe insolite d'une vingtaine de mètres de hauteur. Lorsqu'Ardent parvient à son pied, il n'y a personne. Quelques pêcheurs sommeillent dans leurs barques, au milieu du courant.

– Monsieur Ardent?

La voix vient d'en haut. Il lève la tête: la femme se tient au sommet.

– Venez me rejoindre. Encordez-vous.

Elle fait glisser une corde le long de la paroi, qui paraît à Ardent lisse comme du verre, ou du béton.

– Allez-y, n'ayez pas peur, c'est moins difficile que vous ne le pensez. Et Belle mérite bien quelques efforts.

Il entend comme un rire léger, puis une quinte de toux.

Ardent s'encorde, suivant scrupuleusement les instructions de son « professeur ». Il a hâte d'en finir. Il la brutalisera, s'il le faut : il veut savoir.

La corde se tend. Il s'agrippe maladroitement au rocher, cherche des prises, comme un aveugle ; déjà paniqué de ne rien comprendre à cette architecture verticale. Seule la pensée de Belle prisonnière de ces fous le fait progresser, centimètre après centimètre, vers le sommet.

La femme l'encourage.

– Allez ! du courage ! un peu à gauche ; la main droite plus bas... Le pied gauche, maintenant. Attention !

Il dérape, voit avec horreur le vide entre ses jambes ; sa main lâche la dernière prise. Il ferme les yeux.

Un choc brusque à la taille : la corde ! La femme l'a donc retenu.

– Ce n'est rien ! juste un petit « dévisage », dit-elle en riant ; pas encore le grand bond, rassurez-vous.

Il gagne quelques mètres. La plate-forme sommitale est toute proche, maintenant, mais à des siècles de lui. Il est épuisé. La sueur dégouline le long de son visage et ses membres tremblent de fatigue.

– Encore un effort, Monsieur Ardent! On y est presque. Ce n'est vraiment pas le moment de flancher, vous rateriez le meilleur.

À nouveau ce rire, comme un grincement de crécelle, puis une toux plus forte.

Ardent, de rage, franchit les derniers mètres d'un seul mouvement. L'étrangler! Lui faire rentrer ce rire dans la gorge à coups de pied.

La femme lui sourit; la quarantaine, plutôt mince; encore belle, malgré les stigmates d'une souffrance secrète, qui marquent son visage de plaques blêmes.

– L'aventure vous plaît-elle, Monsieur Ardent. Le coup d'œil est intéressant, ne trouvez-vous pas?

Ardent, essoufflé, ne peut répondre. Il s'est assis, jambes pendant dans le vide; qu'elle le pousse dans le paysage si ça peut

lui faire plaisir. Il est épuisé et tout lui est indifférent... sauf Belle.

– L’escalade, c’est un peu apprivoiser la mort, continue-t-elle. Le vertige, la peur du faux pas, la chute. Tout est sournois : la prise qui casse, le rocher froid, inerte, indifférent à votre sang, à vos désirs...

– Dites-moi où se trouve Belle, la coupe Ardent. Redescendons et allons la chercher : je ne vous demande même pas qui vous êtes, ni pourquoi vous avez fait cela. Vous pouvez me bander les yeux ; de toute façon, je ne dirai rien à la police, je vous le promets. Cette comédie a assez duré.

Elle le regarde, surprise.

– Ce n’est pas une comédie, croyez-moi. Un jeu, oui ; cruel, certes, mais c’est le *maître du jeu* qui en a défini les règles ; et la maladie..., la loterie morbide, qui sert les cartes, au hasard.

Un silence.

– Moi, aujourd’hui... Vous, demain... Belle... Non ! Belle, c’est notre réponse à l’injustice du sort. Mais vous ne devez guère me comprendre. C’est la faute de Piveteau,

le tricheur! Il devait vous expliquer. Tenez, prenez cela.

Elle extrait une carte de visite de la poche de sa veste d'escalade et la lui tend, comme s'ils se trouvaient à un cocktail mondain.

Fabienne Humeau,
Esthéticienne.

– Gardez-la, c'est important.

Sa voix est devenue grave.

– J'espère que vous avez conservé celle de Piveteau.

– Je... crois. Mais que signifie tout cela. Belle est-elle en danger?

– Pas plus que vous ou moi.

Son rire, alors, est vraiment hideux. Elle se crispe soudain, pâlit, sort un tube de comprimés, en avale le contenu. Ardent se met à hurler, empoigne la femme, la secoue.

– Parlez! Parlez! Rendez-moi Belle!

Il ne sait plus ce qu'il fait, ni où il est. Tout tourne. La fatigue. La peur. Belle.

Un cri. Le corps cogne contre un gros caillou en saillie, au pied de la face. Si loin. Ardent regarde ses mains, terrifié.

– Ce n'est pas moi... Ce n'est pas moi...

Calé dans son fauteuil, derrière son bureau, Hansard l'observe.

– Votre cas est *intéressant*, Monsieur Ardent : vous n'avez pas le « profil » de l'assassin et, pourtant, par deux fois, des personnes se trouvant en votre compagnie sont mortes... Bien entendu, des inconnus pour vous ! Une fois, je veux bien. Mais les coïncidences qui se répètent...

Il fait tourner un crayon entre ses doigts.

– ... d'autant que le sommet de la pierre Bécherelle est moins fréquenté et... plus difficile d'accès que le musée David-d'Angers.

– Je vous jure que j'ignore tout de cette femme ; elle m'a téléphoné – sans motif particulier –, me fixant rendez-vous à cet endroit. C'est elle qui m'a fait venir au som-

met. L'expérience m'a tenté et... je pense que vous me comprenez.

Hansard fait un vague signe de la main ; il comprend. (« Que pense-t-il réellement », s'inquiète Ardent.)

– Je ne sais pas ce qui s'est passé ; j'étais moi-même terrifié ; le vertige. Ça tournait. J'ai entendu le cri ; puis ce corps, en bas, disloqué. Horrible.

– Les pêcheurs n'ont rien vu. Mais l'un d'eux a surpris des éclats de voix ; comme une dispute.

– Pendant l'escalade, elle me donnait des conseils. Il fallait parler fort.

– Oui, bien sûr... bien sûr...

*

Le voici coincé, à présent. Libre, mais à la disposition de l'inspecteur, pour l'enquête ; il doit l'informer de tous ses déplacements.

Il a plu, mais le ciel est dégagé. Le soleil s'insinue dans les rues de la ville, faisant sécher les flaques d'eau, illuminant au hasard des vitrines des vêtements féminins ou de la

charcuterie. Ardent se rappelle ce jeu qu'il pratiquait avec Belle: rapprochements incongrus, objets insolites ou dérisoires; mais rien ne retient plus son attention. Il pense à Belle, dont le souvenir se fait plus lancinant.

Ce n'est pas un homme d'action, tant s'en faut! La terreur le gagne, lui mange la nuque, brouille sa vue, disperse son énergie. Une question le tourmente, toujours la même: où est Belle? que lui *font-ils*?

Dans sa boîte aux lettres, une enveloppe ;
dedans une carte de visite, semblable aux
deux autres.

Gabriel Liegeard, Cardiologue.

Au dos, quelques mots :

*« Venez me rejoindre, à 21 heures,
sur le pont Beaurepaire. »*

Trois jours déjà qu'il n'a vu Belle. Ces
fous l'ont tuée. Ce soir, il saura. L'autre ne lui
échappera pas. Ah ! l'annuaire. Évidemment,
pas de Liegeard cardiologue : ils se sont in-
venté des professions, des noms aussi, sans

doute ; le cauchemar structuré ; la folie organisée. Ardent en vient à douter de sa santé mentale : a-t-il, lui aussi, inventé Belle ?

La femme a parlé d'injustice, de hasard. De jeu, aussi...

Des jeux ! Belle et lui n'arrêtaient pas d'en inventer, en changeant sans cesse les règles. Mais sans y intégrer la *mort*, le joker tabou ; l'arcane secret, qu'il était interdit de seulement mentionner.

Ce jeu de piste a comme une odeur de cimetière. Criminel et sournois. Des maniaques. Une marelle, un mort sur chaque case ; la dernière, pour Belle... ou lui ?

Qu'a-t-il dit, le dingue du jeu de boule ? Ah, oui ! « Belle dort si profondément. » Ce doit être ce faux cardiologue ; il faudra qu'il parle.

Les tempes lui battent. Il tourne en rond. Sa tête est une cage remplie de larves creusant des labyrinthes. La mort. Tout se mélange. Dormir.

À chaque parapet du pont, un homme se tient accoudé.

L'un tourné vers l'orient; l'autre vers le ponant.

Les ténèbres enveloppent déjà le premier tandis que le soleil couchant recouvre le visage du second d'un masque de terre cuite.

Ardent se dirige vers lui.

– Monsieur Liegeard?

– L'eau est encore haute pour la saison, ne trouvez-vous pas?

Il a dit cela d'une voix très grave, mais ce n'est pas l'homme du jeu de boule; il s'est trompé.

– Excusez-moi...

Il s'apprête à traverser la chaussée.

– Restez. Profitons de la dernière lu-

mière, voulez-vous? Il tourne son visage vers Ardent, qui a du mal à retenir une expression de dégoût, un sursaut de pitié.

– Je sais ce que vous ressentez, Monsieur Ardent: la dégradation des chairs n'est pas un spectacle plaisant; bien moins appétissant que le corps ferme d'une jeune femme en pleine santé...

Un rire traverse la gorge de l'inconnu.

– Assez, gronde Ardent, les poings serrés.

– Un peu de patience, voulez-vous.

Il désigne l'eau, boueuse, rapide, battant les arches du pont.

– On se croirait presque sur un bateau... Étrange, non? Toute cette eau, comme un labyrinthe de tourbillons et, pourtant, si rectiligne dans son destin... S'y perdre à tout jamais.

– Dites-moi où est Belle. Que lui avez-vous fait?

– Un peu de patience... Le *labyrinthe*: figure primordiale de la vie. Les fleuves en tracent sur les continents, les intestins à l'intérieur des corps; les étoiles dans le ciel. Chercher le centre tout en le fuyant. C'est

aussi le parcours initiatique : pensez à celui de la cathédrale de Chartres, blanc et noir au centre exact de l'édifice.

L'homme s'arrête de parler ; son souffle est rauque. Puis il reprend :

– Belle est au carrefour : entre le sommeil et l'éveil ; plus proche de la vie que vous ne le croyez et pourtant indifférente à tout, perdue. Le labyrinthe mène à elle, je vous l'affirme ; il mène aussi à la mort : il y a toujours plusieurs issues à l'unique chemin, c'est le sens même de l'allégorie...

Il s'arrête à nouveau. Une quinte de toux le secoue. Ardent sent son cœur s'affoler.

– Voyez-vous, nous étions cinq au départ, quatre hommes, une femme ; la maladie nous a retranchés de l'humanité, de sa morale, nous plaçant de facto « par-delà le bien et le mal ». Nous nous sommes vus condamnés à une longue agonie, une désagrégation physique impitoyable, un traitement pénible et sans espoir...

Nouvelle pause. Les doigts de l'inconnu se sont mis à trembler sur la pierre ; une toux brève à nouveau le casse en deux.

– C’est alors que nous avons rencontré le *maître du jeu*; malade, lui aussi, mais pas résigné. Il nous a proposé une autre voie, plus directe. Il a mis au point notre dernière mise en scène. On peut dire aussi: vengeance; pourquoi la maladie choisit-elle celui-ci plutôt que celui-là? Qu’est-ce qui la guide, sinon le plus abject des hasards. Notre ultime révolte envers le monde des vivants... Belle est notre victime expiatoire, un peu comme la vierge que les anciens peuples sacrifiaient pour se concilier les faveurs de dieux jaloux et cruels; toujours la plus pure, la plus innocente. Mais son destin ne sera sans doute pas aussi tragique: vous – et vous seul – pouvez la sauver. Pour cela, vous devrez être le témoin unique de notre anéantissement volontaire. La police vous soupçonne déjà de meurtres: cela aussi entre dans nos plans. Pour revoir Belle, vous devrez évidemment lui échapper. Sinon...

Il se penche vers Ardent.

– Le lieu où nous retenons Belle est si secret, si caché, qu’aucune enquête, même la plus minutieuse, ne pourrait le découvrir.

Vous seul posséderez bientôt la clé du labyrinthe : le dernier d'entre nous vous la remettra. Soyez attentif aux signes...

D'un bond il saute le parapet. Ardent n'a pas même esquissé un geste ; il est comme foudroyé. Quand il arrive enfin à bouger, les eaux ont repris leur plein volume.

Ardent s'en va ; l'autre homme a disparu.

Ardent s'engage dans la rue Beaurepaire. La nuit est tombée, à présent. Quelques silhouettes, qu'il distingue mal, le croisent; il pense à des ombres, se mouvant dans les rues muettes d'une cité crépusculaire. Des dessins de Kubin hantent son esprit, aussi précis qu'un cauchemar familial. Il se sent possédé; le visage de Belle se superpose à ceux des monstres qui la séquestrent.

Ardent marche, tête baissée, d'un pas d'automate dont le ressort arrive en fin de course.

Alors qu'il s'engage sous la voûte de la rue de la Censerie, il est hélé:

– Bonsoir, Monsieur Ardent, belle soirée!

C'est Hansard.

– J’aime bien marcher la nuit. Permettez-moi de vous accompagner quelques instants.

Ardent ne répond pas, poursuit sa progression mécanique.

– Avez-vous remarqué comme les eaux de la Maine sont hautes pour la saison ?

Il pose soudain la main sur l’épaule d’Ardent, trébuche et se retient à lui. Ardent a l’impression d’être agrippé par des serres. Puis l’étreinte se relâche.

– Excusez-moi... un étourdissement. Cela m’arrive parfois.

Il quitte Ardent, bizarrement penché et un peu zigzaguant.

– Qu’est-ce qui lui prend ?

La place de la Paix, à peine éclairée par quelques réverbères, est une île sombre ; un lieu à l’écart de l’époque et du scintillement minéral de la ville. Ardent se dirige vers sa maison. Sur la porte d’entrée, il découvre une carte de visite, épinglée :

André Rochemain, Horticulteur.

Il n'y a rien au dos. Ardent regarde à droite et à gauche, s'imagine que l'homme va surgir de la nuit comme un diable de sa boîte. Personne.

Le lendemain matin, il pleut. Une bruine fine, noyant le paysage, ruisselant le long des murs et des feuilles. Cela peut durer des jours.

Ardent regarde la pluie tomber à travers les vitraux du salon ; dans le jardin, les roses se défont en une boue jaunâtre et odorante.

Coup de sonnette.

« Un paquet. »

Le facteur dépose le colis sur l'appui de la fenêtre. Ardent défait l'emballage avec impatience : à l'intérieur d'une boîte laquée, sur un support de velours funèbre, le ruban que Belle porte toujours dans ses cheveux et... une orchidée.

Belle a suivi le chemin des fleurs,

André ROCHEMAIN.

Ardent pose l'orchidée sur la cheminée du salon; la fleur, c'est Belle, suspendue entre la vie et la mort. Il se sent vide d'espoir: il sait maintenant qu'*ils* n'ont pas menti; ces détraqués ont inventé un jeu pervers et ils ne lâcheront pas Belle; s'agripperont à elle, la bousculeront avec eux dans le néant.

– Pourquoi? pourquoi Belle?

Sa fraîcheur, sa joie de vivre, spontanée, irradiante, tournoyante; une plante gonflée de sève et de rire. Oui, Belle est unique.

En début d'après-midi, André Rochemain ne s'est toujours pas manifesté.

Ardent tourne en rond, s'énerve, puis s'effondre, accablé. Il prend l'annuaire, à tout hasard.

À la rubrique: «Horticulteurs», il découvre un Rochemain, aux Ponts-de-Cé.

– Entrez, Monsieur Ardent, je vous attendais... Vous avez été long à venir.

Il y a comme un reproche amusé dans sa voix.

C'est un homme de taille moyenne, assez corpulent; ses doigts bougent avec vivacité. Des traces de jovialité se lisent encore sur son visage, que la maladie a biffé de grands sillons douloureux.

Ardent pénètre dans un intérieur banal.

– Quel décor médiocre pour un dernier acte! pense-t-il.

Ardent s'est durci : il ne ressent ni pitié ni appréhension ; il sait qu'il va assister à la mort de cet homme, et cela lui est indifférent. Il est pressé de s'en aller, de continuer ce jeu douloureux qui le rapproche, par ricochets, de Belle.

Dans deux jours, il saura!

Ardent suit son hôte ; ils parviennent au seuil d'une serre encombrée d'un extraordinaire enchevêtrement de lianes, sur lesquelles des fleurs multicolores éclatent comme un feu d'artifice végétal. Sur la verrière, la pluie dessine un drapé d'eau. Ardent avance dans une jungle d'opérette : il n'attend plus que le fauve en carton-pâte, tapi dans un recoin de la scène.

– Voici ma collection, dit André Rochemain. J'ai réuni dans cette serre les espèces les plus rares, tropicales pour la plupart ; de certaines, on ne connaît même pas le nom. D'autres sont le résultat d'expériences d'hybridation ou de mutations par clonage ; je

me flatte d'avoir obtenu quelques spécimens intéressants.

Ardent éprouve de la répulsion pour cette végétation dense, moite, exhalant des senteurs trop lourdes, vaguement hallucinatoires, comme des encens poisseux. Il discerne des formes torturées, malades, des excroissances monstrueuses. La serre émet des ondes agressives... Il se sent soudain menacé.

– C'est idiot, se dit-il. Je me laisse influencer par ce vieux radoteur.

– Une telle collection exige à la fois beaucoup de temps et d'argent. Mais quand on aime, on ne compte pas, n'est-ce pas, Monsieur Ardent?

Encore ce rire abominable, entrecoupé de quintes de toux. Les poings d'Ardent se crispent.

– Cette plante-là, qu'est-ce?

Il a désigné n'importe laquelle, pour dévier la conversation.

– Attention! Ne vous approchez pas de cette *Drosera*. Les variétés communes n'avalent guère que des moucherons; celle-ci pourrait bien vous arracher le doigt!

Ardent recule avec horreur. Lui qui parlait de fauves d'opérette! Il perçoit à présent comme une odeur de charnier, faible mais persistant contrepoint au parfum trop riche des végétaux.

André Rochemain le regarde fixement.

– Ne collectionnez-vous donc que les plantes carnivores?

– Oui. Je suis fasciné par cette frontière floue entre les classifications. Où commence l'animal, où s'arrête le végétal? Les grandes catégories d'êtres vivants n'ont pour fonction que de rassurer l'entendement humain. La nature y est indifférente. Et l'homme lui-même, par ses manipulations, cherche à casser ces barrières rassurantes. Je suis connu dans le monde entier, Monsieur Ardent, pour mes expériences sur les *Droseras*. Je suis parvenu à mesurer le degré de sensibilité des végétaux.

– Swedenborg...

– Oui! un génial précurseur, mais il lui manquait l'expérimentation.

Ardent est de plus en plus mal à l'aise.

André Rochemain lui apparaît plus sous

les traits d'un alchimiste ténébreux de la cellule vivante que d'un paisible horticulteur.

– Aimeriez-vous entendre une plante pleurer ? ou plutôt rire ?

Un étrange et long hululement sort de la gorge du collectionneur. Quelque chose a bougé au fond de la serre, qu'Ardent distingue mal. Il se tient prudemment sur le seuil, dans un espace dégagé, et ne tient guère à rejoindre le manipulateur au milieu de ses créatures diaboliques.

Le lamento gagne en force et s'élève dans les aigus. De lourdes feuilles vertes s'agitent, tout au fond de la serre. Une tête surgit ; une tête, oui, montée sur une liane souple, qui se balance de droite à gauche et, soudain, ouvre sa corolle de pétales sanglants et pousse un cri, long et saccadé, comme un hurlement de loup affamé. C'est à la fois monstrueux et fascinant.

– Elle a faim, murmure André Rochemain.

Se tournant vers Ardent, une lueur de fierté dans les yeux, il ajoute :

– Voici mon chef-d'œuvre ; la pièce

maîtresse de ma collection. Unique. Des jours d'efforts, de recherches... J'ai détruit la plupart de ses sœurs. Vraiment abominables. Cent fois, j'ai dû reprendre la chaîne des acides, modifier la structure génétique. Et c'est venu, d'un coup : le parfait et le sublime, les deux règnes enfin réconciliés !

Le monstre se balance d'avant en arrière sur sa tige, comme un serpent hypnotisant sa proie. Ardent se sent près de défaillir, à contempler cette créature qui le fascine : il ne peut détacher ses yeux du visage quasi humain : au centre de la fleur, il distingue deux yeux, un nez aux narines palpitantes et, surtout, une bouche effrayante, caverneuse, énorme, qui raie tout le faciès de la chose.

– Qu'elle est belle, soupire André Rochemain. La pauvre ! comme elle a faim...

Il se précipite vers la plante, dont les oscillations gagnent en amplitude. Le cri stridulant reprend, affolant, forcené. Ardent perçoit même, dans le délire qui le gagne, des grincements de mâchoires !

Tout, alors, se déroule très vite. André Rochemain est encore à trois mètres du

fauve... La liane se détend avec un sifflement vipérin et la corolle s'abat sur la tête du collectionneur ; pris par cette gigantesque tenaille végétale, le corps de l'horticulteur s'élève, se retourne ; ses pieds crèvent la verrière, puis tout disparaît dans un bruissement de feuilles.

Ardent court droit devant lui; Hansard, à ses trousses, lui hurle de s'arrêter. Mais ses oreilles bourdonnent encore de l'infernale mastication de la plante carnivore; il court.

– Arrêtez, ou je tire!

Qu'importe. S'il le prend, Belle est fichue.

Il faut à tout prix lui échapper. Tourner à gauche, vite. Aïe!

Une morsure terrible à la jambe, un fouet de feu, le fait trébucher, rouler sur lui-même. Hansard bondit sur lui, l'immobilise, porte un sifflet à ses lèvres.

C'est la fin.

Ardent, seul dans sa cellule, essaie de comprendre; tout le dépasse. Que fait-il ici? Ah oui! Hansard lui a dit: «Inculpation pour meurtres.» Germain Piveteau; Fabienne Humeau. Absurde. Oui mais, dans ce cas, pourquoi avoir tenté de fuir? Je ne sais pas. Que faisiez-vous chez André Rochemain, hier après-midi. Il nous a téléphoné: il était l'objet d'un chantage et devait recevoir une visite dont il craignait l'issue. Quand je suis arrivé, vous sortiez de chez lui en courant. Personne ne l'a revu depuis. Qu'est-il devenu? Sa serre a été saccagée, ses plantes arrachées et piétinées... Pourquoi avoir fait cela? Ce n'est pas moi. Je ne sais pas. Et Germain Piveteau? La lumière, le crépitement de la machine à écrire; demain, les journaux.

Et Fabienne Humeau? un accident, vraiment? Et, avant-hier, sur le pont du Centre, un homme a basculé dans la Maine; on vient de repêcher son corps. On vous aurait vus ensemble. Décidément, la mort marche dans vos pas, Monsieur Ardent. Je vous le jure, je n'y suis pour rien. Relâchez-moi; vous commettez une effroyable méprise... Libérez-moi au moins jusqu'à demain; je vous donne ma parole de revenir ici me constituer prisonnier; vous pourrez faire de moi ce que vous voudrez... Mais pas maintenant; il *faut* que je sorte. Rires. Pour qui me prenez-vous?

La cellule, étroite et nue. Assis sur la paille, Ardent fouille machinalement dans ses poches, retrouve les petits cartons, les macabres invitations au spectacle de la mort. Il les manipule, pensivement :

Germain Piveteau, ingénieur agronome.

Fabienne Humeau, esthéticienne.

Gabriel Liègeard, cardiologue.

André Rochemain, horticulteur.

Pourquoi certains ont-ils maquillé leurs professions ? Cette « fantaisie » dépasse l'entendement. Serait-ce une piste, un indice subtil pour retrouver Belle ?

Ardent les examine avec plus d'attention ; il se remémore les paroles de la femme :

« Gardez-la, c'est important; j'espère que vous avez conservé celle de Germain Piveteau... »

Les cartes sont identiques de conception et de fabrication. Un détail, soudain, attire son attention : le *F* de *Fabienne* est en italique.

Il saisit la carte de *Piveteau* : le *i* est également italique, le reste composé en romain. Et aussi le *o* de *Rochemain* et le premier *e* de *Liegeard*!

Ardent saisit son stylo, fébrile, crayonne les lettres au dos d'une des cartes, essaie les différentes combinaisons :

IFOE

FEIO

OIFE

FOIE

Seule cette dernière formule paraît avoir un sens, mais si éloigné de ce qu'il espère!

Des pas. Du bruit. On vient. Quelqu'un rit, chante, divague. Un fêtard éméché, qui passera la nuit au poste pour s'éclaircir les idées... Ardent se rassoit.

Deux lettres! il lui manque deux lettres pour que le message devienne cohérent... À moins que ce ne soit un nouveau leurre, une méchanceté supplémentaire, que les lettres une fois assemblées donnent :

FIOLES

ou...

FOLIES

La clé qui manœuvre la grille de sa cellule interrompt le cours de ses réflexions. Pourquoi vient-on le déranger? Ah! l'ivrogne. Avec vous. Les autres cellules sont pleines. Tâchez de bien vous entendre!

L'homme s'est affalé sur la couchette, hilare et bavard.

– Je me pré... présente: Serge Gre... Grel... Grellier, le grandd Serge Grel... Grellier, le célèbre im... importateur. De... de quoi, au fait?

Ardent le regarde à la dérobee: comment ce type a-t-il pu sombrer dans l'alcoolisme? Sous les traits gonflés, rayés de couperose, Ardent découvre un homme jeune encore,

d'une élégance et d'un maintien qui démentent son attitude d'ivrogne. Ce n'est pas seulement l'alcool qui a ravagé ce visage : là des cernes, qu'Ardent ne reconnaît que trop bien depuis quelques jours. Il devient soudain attentif.

– Comme j'vous l'dis, m'sieur : im... import... importateur !

Un rire le secoue :

– Mais j'chais pus d'quoi !

Il extrait de son portefeuille un rectangle de carton, le tend à Ardent.

– Te... tenez ! Lisez ! C'est mar... marqué d'sus.

La cinquième carte !

Serge Grellier, Import-Export tapis d'Orient.
--

Le premier *l* de Grellier est italique :

FOIE – FOLIE

Ardent ne s'était pas trompé.

– Eh ! rendez-moi ma carte.

L'ivrogne se jette sur lui, le terrasse, pousse des hurlements de sauvage. Ardent essaie de le repousser ; l'autre lui saisit la gorge. Ardent commence à étouffer ; d'une secousse plus violente, il parvient à se débarrasser de son agresseur, qui va donner de la tête contre la paillasse et demeure immobile. Déjà, on court dans les couloirs. La clé grince. Un flic montre sa tête.

– Merde ! Jean, cours chercher un toubib !

Le gardien, bouche bée, n'esquisse pas le moindre geste de défense quand Ardent le bouscule, lui prend la clé, le pousse dans la cellule et referme la porte derrière lui. Tout s'est passé en quelques secondes et Ardent sort déjà du commissariat, presque désert, quand le gardien de la paix commence à crier.

Devant, une R 5 de service, dont le moteur tourne. Personne. Ardent démarre en trombe. Il est déjà loin quand la radio du véhicule grésille.

C'est la voix d'Hansard.

– Attention! attention! Appel à toutes les patrouilles: un forcené vient de s'évader du commissariat central, au volant d'une voiture de service; il a tué son compagnon de cellule, assommé le gardien; cet homme est très dangereux. Il était arrêté pour meurtre...

Ardent prend l'autoroute, en direction de Nantes. Il sait où il doit aller: il n'a plus besoin d'attendre la mort du sixième personnage, dont la carte ne pourrait délivrer qu'un *s* final. Il doit atteindre Belle avant que les flics ne le rattrapent.

Fabienne Humeau n'était pas esthéticienne, comme le prétendait sa carte de visite, mais architecte. Ardent s'était intéressé, quelques années plus tôt, à ses recherches sur ces constructions qu'affectionnaient les riches extravagants du siècle dernier, et auxquelles on donnait le nom de *folies*. Fabienne Humeau avait dirigé une équipe d'architectes qui avait tenté de remettre en état une de ces bizarreries : les Folies Siffait, près d'Oudon, en Loire-Atlantique. Pans de murs savamment montés en ruines, escaliers majestueux débouchant sur le vide, fausses fenêtres et labyrinthes de pierre que le temps avait fini par recouvrir de ronces au point qu'il devenait très difficile de distinguer quoi que ce soit du projet originel. Finalement, les travaux de remise en valeur du site avaient été abandonnés, et Fabienne Humeau avait publié une série d'articles sur les Folies Siffait. Ardent se souvenait, entre autres, qu'elle y mentionnait de possibles souterrains et des pièces secrètes.

Il roule à vive allure sur l'autoroute ; personne ne le poursuit. Sa blessure à la cuisse

s'est rouverte, le sang coule le long de sa jambe. Il bifurque à Saint-Jean-de-Linières, coupe la Nationale 23 et, par de petites routes qu'il connaît bien, rejoint Savennes, traverse la Loire à Chalonnes. Le premier barrage qu'il rencontre a été dressé près de Champtoceaux. Il commençait à se rasséréner, à croire qu'on avait perdu sa trace... Il est surpris en plein virage, fait mine de foncer sur le barrage. Les motards le mettent en joue. Brusque coup de volant sur la droite, il passe par la berme ; les roues frôlent le fossé. Quelques balles s'enfoncent dans la carrosserie. Zigzaguer. Pourvu que le pont ne soit pas coupé!

À cet instant, il entend l'hélicoptère. Impossible de traverser la Loire par le pont de Champtoceaux : il doit trouver une barque!

Il abandonne la voiture de police, trop repérable. À vélo (il l'a « emprunté » à un pêcheur sans éveiller son attention), il suit une petite route qui longe la Loire, bientôt un simple chemin empierré.

L'hélicoptère tourne, mais plus à gauche. Ils ont momentanément perdu sa trace.

Cachée par un taillis d'aulnes, Ardent découvre une barque. En face, il distingue le fouillis de pierres et de ronces des Folies Siffait. Mais la Loire est très large, encore gonflée des inondations ; il se sent soudain vide, près d'abandonner.

– Belle!

Il détache la barque, lance le moteur et se dirige vers l'autre rive. Le moteur est puissant ; le courant fait à peine dériver l'embarcation.

Aux deux tiers de la traversée, l'hélicoptère revient au-dessus de lui.

– Rendez-vous!

Ardent pousse le moteur à fond.

– Nous allons tirer!

Le haut-parleur crache sa sentence de mort.

Plus que trente mètres! Des balles sifflent autour de lui, s'enfoncent dans l'eau, comme d'horribles petits poissons carnassiers. Ardent se jette dans le fleuve, se maintient sous l'eau et s'accroche à la barque qui file vers la rive. Il a pris une large respiration, mais déjà il suffoque; d'autres balles raient l'eau autour de lui. Le tir manque de précision.

La barque vient heurter violemment la berge. Ardent sort de l'eau en zigzaguant et s'enfonce dans les broussailles.

Les ronces le déchirent, le fouettent, lui arrachent la peau; qu'importe: il va au plus profond, comme dans le ventre d'une bête. Il bute bientôt contre un premier mur. L'espace s'ouvre un peu, mais la végétation très dense forme un toit qui le rend invisible du haut. Il entend l'hélicoptère tourner au-dessus de sa tête; un vautour sans proie.

Un lambeau de tissu, accroché à un clou rouillé, bien en vue.

La robe de Belle!

Il arrache le pauvre trophée, le porte à ses lèvres. La sauver! vite!

Il est donc sur la bonne «piste». Il doit suivre le mur, s'enfoncer à nouveau dans les ronces. Comment pouvaient-ils savoir qu'il viendrait de la Loire? Ont-ils donc prévu le moindre de ses gestes? Et la police?

L'hélicoptère, au-dessus, s'éloigne.

Un escalier barre sa route; un étroit cheminement a été pratiqué à travers l'enchevêtrement des ronces. Il s'y engage. Encore un morceau d'étoffe.

Chien fidèle qui renifle la trace du maître perdu, il avance, presque à quatre pattes dans le tunnel de verdure, tourne à gauche, à droite, longe des parois de pierre mousue, où suinte une humidité malsaine; fait des retours en arrière, toujours guidé par des lambeaux d'étoffe. Il ne fait même pas attention à l'étrange beauté des lieux: des statues effondrées semblent délivrer de mystérieux

messages ; de fausses cavernes lui donnent de faux espoirs.

Soudain, il se trouve dans un cul-de-sac aux murs maçonnés depuis peu ; un espace d'une cinquantaine de mètres carrés, au sol soigneusement nettoyé.

Des voix ! Des chiens aboient ! Quelques minutes d'avance, seulement...

Ardent sent tout son courage et sa volonté l'abandonner : il va les attendre ici, leur expliquer. Et s'ils tirent ?

Sa situation lui paraît dérisoire : si près de Belle qu'il pourrait l'entendre respirer, et pourtant si près de la perdre. Un faux jeu de piste, un labyrinthe pour rire, tout cela pour venir buter contre ce mur aveugle... À moins que...

Il s'approche de la maçonnerie, tâte l'enduit récent, sonde du poing. Aucun son creux. Tout est massif, impénétrable. À gauche, maintenant ; il s'agite, fébrile, martèle aveuglément. Vite, à droite !

Ils arrivent.

À la jonction de deux pans de murs, son poing frappe une dalle creuse : il distingue

alors une fine rayure, dessinant l'encadrement d'une ouverture.

S'adossant au mur, il pousse de toutes ses forces. Son cœur bat.

La porte cède.

Il pénètre dans une pièce voûtée, gothique, d'une propreté éblouissante, éclairée par des spots. Au centre, sur un lit d'hôpital, Belle est étendue, morte sans doute.

– Belle!

Il a crié. Les larmes creusent la sueur de son visage.

– Les salauds!

Non, elle dort. Sa poitrine se soulève régulièrement: Ardent distingue alors l'appareil de perfusion, dont le liquide s'écoule lentement dans la veine de Belle.

Sur une petite table, une fiole, et une carte.

*Verser le contenu du flacon
dans la bouteille à perfusion.*

Ardent s'exécute avec une hâte maladroite. Pourvu que...

Les aboiements éclatent, soudain tout proches...

Ardent en éprouve presque du soulagement : il va enfin pouvoir tout expliquer.

Un gémissement. Belle s'agite doucement. Il lui prend la main, l'embrasse avec passion.

– Belle, Belle! Oh! réveille-toi. Tu vas tout leur dire. Ils comprendront. Ma chérie. Vite!

Elle ouvre les yeux.

– Ardent?

– Belle! Enfin!

Elle secoue la tête, regarde autour d'elle, perdue.

– Que s'est-il passé? Où suis-je? à l'hôpital? un accident?

– Repose-toi. Tout va bien, à présent.

Au-dehors, la voix d'Hansard, à travers le haut-parleur :

– Ardent! sortez d’ici, vous n’avez aucune chance.

– Qui est-ce? demande Belle. Qu’as-tu fait?

Sa voix est pâteuse, encore pleine de sommeil.

– Rien, rien. Je t’expliquerai. Repose-toi. Je vais sortir, maintenant.

Il se détache de Belle, se dirige vers la porte, lui sourit.

– Ne tirez pas! Je me rends. Je ne suis pas armé.

Il pousse la porte... Le projecteur qu’on braque sur lui l’aveugle; d’un geste brusque, il porte la main à son visage. Les chiens grondent furieusement.

– Non... non...

La première balle l’atteint au bras. La seconde lui perfore le ventre... La troisième...

– Belle... Mon am...

Épilogue

Je suis guéri, à présent. Le cheminement fut long, douloureux aussi, mais j'ai réussi à maîtriser la fatalité, car je suis le maître du jeu ; la mort a pris un autre fardeau que le mien. Depuis longtemps, je cherchais cette rémission à l'innommable désintégration.

Mais les autres ne voulaient que devancer le terme de la souffrance, plonger dans le néant. Fabienne Humeau a enfin connu le vertige de la chute, elle qui parcourut si longtemps les parois des Alpes ; Germain Piveteau, le chirurgien, s'enfonça un scalpel dans le ventre ; André Rochemain fut dévoré par sa plante ; Gabriel Liegeard, qui fut capitaine de la marine marchande mais ne sut jamais nager, décida de se noyer ; Serge Grellier, le pharmacien, avala un poison foudroyant au cours de sa lutte avec

Ardent. Moi, j'ai préféré une victime de substitution.

Belle n'était pas l'offrande, mais l'appât. Elle tirait à elle le fil funèbre qui guidait Ardent au fur et à mesure que les autres se délivraient de leur souffrance.

Je ne l'avais pas choisi par hasard: seul un être aussi passionnément amoureux pouvait se charger à ce point – comme un accumulateur; il fallait que la mort le frappe à l'instant de la plus haute émotion pour que le fantôme qui me rongait les os m'abandonne et se dilue à tout jamais dans le sang versé.

J'ai tout prévu, à la vérité; mes compagnons ont suivi le chemin que je leur avais tracé... Et Ardent...

On frappe à la porte.

Encore faible, Hansard pose le crayon qui tremble légèrement dans sa main et referme son carnet; l'infirmière entre pour la piqûre quotidienne.

Pierre Lauredeau

La Folie des bords de Loire

Nous commençons aujourd'hui la publication d'une nouvelle écrite par un Angevin, Pierre Lauredeau. La Ville d'Angers et ses environs servent de cadre à ce texte mariant le suspense et la poésie.

Chapitre 1

Belle est étendue. Nue, pense-t-elle... Non, elle sent comme un suaire léger qui la drape jusqu'au menton.

D'abord, le silence, comme une muraille de pierre dure; Belle se demande dans quel rêve elle s'est fourvoyée.

Elle déplace son bras - toucher Ardent; mieux: le pincer! - ou, plutôt, veut le déplacer, mais le rêve résiste comme une liane (un serpent, se dit-elle avec horreur). Quand a-t-elle commencé de rêver?

Alors, Belle appelle:

- Ardent?

Et déjà, elle quitte son rêve et entre, pour toujours, dans l'épouvante...

Chapitre 2

Dans la grande salle, on n'entend que le bruit des boules courant sur la piste.

Une fois de plus, Ardent est émerveillé par l'adresse des joueurs: en pantoufles (pour ne pas endommager le revêtement de la piste), ils essuient soigneusement la boule de *fort* (en fait, une sphère très aplatie, cerclée de fer et munie d'un poids - le fort - d'un seul côté) et la lancent...

Peut-on appeler cela lancer? On dirait plutôt qu'ils la posent: la boule glisse lentement sur la piste incurvée comme le fond des péniches de Loire; le *bur* est à une dizaine de mètres et le terrain, pour y parvenir, encombré par les boules des autres joueurs.

- Elle n'y arrivera jamais! pense Ardent.

La boule poursuit sur son erre, paraît s'immobiliser;

elle se dirige vers la droite, contourne habilement les autres boules puis revient à gauche, au niveau du but et se plaque contre lui!

Le cheminement a été si lent que le joueur a eu le temps de se déplacer pour assister au final.

Il y a un truc! se dit Ardent, platement.

Il sait bien que c'est le *fort*, le poids, qui permet au joueur de donner de l'effet à la boule et que cet effet, combiné à la concavité de la piste, donne à la boule sa trajectoire chauloupée: le grand art étant d'en maîtriser parfaitement la dérive.

Ardent est comme un enfant, il veut de la magie en toute chose; un instant, il oublie la partie et pense à Belle...

Quelqu'un rit, tout près; un rire qu'il juge déplaisant, ou déplacé.

- C'est la *belle*, chuchote-t-on à son oreille.

Ardent se détourne, agacé. Un homme, accoudé à la main-courante, lui sourit.

- Monsieur Ardent...

- Qui vous a donné mon nom?

- Un ange, sans doute...

- Ardent hausse les épaules: un dingue!

- Regardez!

Un joueur vient de *poser* sa boule.

- Quel jeu curieux, dit l'homme: on dirait que le lanceur se débarrasse d'un fardeau; il va boire, rire ou bavarder avec ses amis: le destin de sa boule l'indiffère. Ellesair où elle va! La part de hasard est vraiment mince, croyez-moi, et, pourtant, on dirait...

Ardent se détourne; ce type l'ennuie avec ses états d'âme et sa philosophie de bazar.

- Monsieur Ardent!

Il y a de la déception dans la voix de l'inconnu, et comme une menace aussi. Il sort une cigarette. Sa main tremble. Il murmure, comme pour lui-même:

- Les médecins m'ont interdit de fumer...

Puis il rit.

Son rire est un atroce gargouillis. Ardent frissonne.

- Vous êtes malade.

Puis qu'une question, c'est une évidence.

Déjà, il regrette d'avoir parlé, d'avoir amorcé une conversation avec cet individu antipathique.

- Pensez-vous que la mort soit une maladie?

L'homme est devenu grave. Ardent le regarde alors

Premiers épisodes de *La Folie des bords de Loire*,
Courrier de l'Ouest du mercredi 25 août 1993.

Achévé d'imprimer
en octobre 2022
pour le compte du Club Samizdat,
hébergé par
les Éditions Deleatur
Le Ponteil
05310 Champcella
ISBN 978-2-86807-337-2
Dépôt légal : octobre 2022
www.deleatur.fr

Tirage : 100 exemplaires

Impression UE.